

CG 2436
B47
73

STENDHAL
PAR ANATOLE FRANCE



Digitized by the Internet Archive
in 2013

<http://archive.org/details/stendhal00fran>

STENDHAL

Tiré à 200 exemplaires hors commerce dont :
6 exemplaires sur Japon numérotés 1 à 6 ;
Et 194 exemplaires sur Arches numérotés 7 à 200, pour
les amis d'Édouard.

Exemplaire « de passe ».

PQ2434
.B47
F73

STENDHAL

PAR ANATOLE FRANCE

Les Amis d'Édouard

N° 25

A

EDOUARD CHAMPION

Président du Comité Stendhal

Editeur des ŒUVRES COMPLÈTES de Stendhal

Son bien dévoué,

A. F.

Environ le temps où l'on inaugura le monument de Stendhal dans le jardin du Luxembourg, un mien ami très cher, qui est stendhalien, me demanda si j'aimais comme il le fallait, de tout cœur, ce délicieux homme.

— C'est l'homme, — lui répondis-je, — le moins indifférent qui se soit jamais rencontré et le plus communicatif ; et je me suis privé d'un grand plaisir en ne le fré-

quantant pas assez. Il se montre à nous avec un naturel qui est la plus grande des séductions. Il est toujours vrai, et quand il ment, ce qui lui arrive quelquefois : il le faut bien ; le mensonge est une des constantes nécessités de la vie ; sans le mensonge, il n'y aurait au monde ni art, ni beauté, ni amour. Eh bien ! quand il ment, il est vrai encore, naturel et semblable à lui-même, intime, confidentiel et le plus galant homme du monde. Vous voyez que je l'aime. Je l'admire aussi, bien que l'admiration n'aille pas toujours avec l'amitié. L'amitié est familière et veut sourire et s'égayer ; elle va aux visages épanouis, aux cœurs ouverts et se refuse aux âmes sombres et repliées ; on admire Pascal, on ne l'aime pas. On aime Stendhal, et l'on

se plaît à le parcourir comme le plus accidenté des esprits.

— Eh bien ! pourquoi n'avez-vous pas dit cela ? — me demanda vivement mon ami. — Pourquoi n'avez-vous jamais rien écrit sur Stendhal ?

Je répondis qu'il était fort indifférent que j'eusse ou n'eusse pas parlé de Stendhal, que je n'étais pas capable de le faire pour la raison que je venais de dire : parce que je l'avais trop peu pratiqué et qu'il fallait laisser le soin de le faire connaître à tant d'excellents écrivains qui l'avaient soigneusement étudié.

Enfin je donnai de bonnes raisons et il arriva cette fois, comme à l'ordinaire, qu'elles ne touchèrent pas mon ami. Les bonnes raisons n'ont jamais persuadé per-

sonne. Par faiblesse et par amitié, je cédaï, me disant qu'après tout les quelques pages qu'on me demandait n'étaient pas une assez grande chose pour en disputer longtemps et qu'elles témoigneraient de mon attachement à la *Revue de Paris*. Il me faut tenir ma promesse ¹.

Commencez, Piérides !

Dans le désordre de mon sacré délire, je célébrerai d'abord les mollets de mon héros,

Il me souvient qu'au siècle dernier, Arsène Houssaye nous dit un jour, non sans admiration, que Stendhal avait la jambe belle. Le fait est que, dans l'amusant portrait qu'Henri Monnier a mis, je

1. Ces lignes ont paru d'abord dans la *Revue de Paris*.

ne sais pourquoi, en tête des *Soirées de Neuilly*, notre auteur, en frac et en culotte, montre un mollet superbe. Il prisait cet avantage et le faisait valoir par le choix qu'il faisait de ses culottes de cheval. Il s'afflige quand il a renversé une tasse de café au lait sur son beau pantalon neuf. Il n'en faut pas sourire. Une belle jambe, sous Louis XIV, était aussi estimée chez un homme que chez une femme, et Saint-Simon ne manque pas de noter que le chevalier de Rohan avait la plus belle jambe du royaume. Rigault, dans son portrait du roi, trousse le manteau pour faire valoir la cuisse. Au temps de Murat, de Junot, de Lassalle, le jarret était estimé. Pourquoi Beyle eût-il dédaigné ces présents de la nature ? Notre société depuis

lors s'est montrée, à cet endroit, un peu puritaine, mais les sports et l'athlétisme pourront bien nous ramener au culte de la beauté physique ; et qui sait les avantages que réservent à nos beaux hommes, les guerres que la folie des peuples, hélas ! nous prépare. Beyle n'avait pas mauvaise grâce à se réjouir des avantages que la nature lui avait accordé. Au reste ses portraits nous font paraître un visage gros et rond, mal gracieux et même un peu comique, éclairé par de petits yeux pétillants. Ce n'était pas ce qui pouvait lui nuire aux yeux des femmes sur lesquelles il était furieusement porté. Les femmes, d'ordinaire comptent peu la pureté des traits chez un homme. Il avait un défaut beaucoup plus grave : il était timide. Rien n'est plus

fâcheux. Si vous voulez être beaucoup aimé, beaucoup et souvent, soyez borgne, bossu, boiteux, tout à votre aise, mais ne soyez pas timide. La timidité est contraire à l'amour et c'est un mal presque incurable.

Nous devons au très sagace M. Paul Arbelet, qui a apporté à la biographie de notre auteur d'abondantes et précieuses contributions, de connaître, par le menu et comme il faut, l'amour que Beyle ressentit à vingt ans pour mademoiselle Victorine Mounier. A cet âge, il disait comme Chrérubin, « Je vous aime », aux arbres, aux nuages, au vent. Ce qu'il y a de rare dans cette passion, qui dura cinq ans, c'est que si l'amoureux entendit une fois celle qu'il aimait jouer du piano dans un concert, il ne la vit jamais. Il l'imaginait

fine, un peu maigre. Un jour, il apprit d'un de ses amis qu'elle était épaisse et laide. Cette révélation l'étonna. C'est ainsi que, le chevalier de la Manche, plein d'amour pour sa dame Dulcinée, demande à son écuyer comment il la trouve. « Elle a des yeux de perle », lui répond Sancho, ce qui jette don Quichotte dans une pénible surprise, et il demande si ce ne seraient pas les dents qui seraient de perle, car, si l'on y songe, des yeux de perle sont plus convenables à un poisson qu'à une dame. Le jeune Beyle usa de savants artifices pour émouvoir Victorine Mounier. Après avoir séché pendant cinq ans « dans les feux, dans les larmes », il la vit pour la première fois, ou la crut voir, et lui adressa une question banale à laquelle il

lui sembla qu'elle répondit au moins par un geste. Il conjecture que son habit et ses manières d'élégant Parisien firent sur elle un grand effet, mais il ne sait pas si elle le reconnut. C'est ainsi que finit le grand amour de Beyle pour Victorine Mounier.

Nous devons encore à M. Arbelet, entre mille autres choses, de connaître le journal où l'on peut suivre les amours milanaïses qui, après nombre d'années perdues, furent couronnées par la comtesse Angela Pietragrua, devenue moins jolie, mais plus majestueuse. Enfin il fut aimé ; M. Arbelet soupçonne qu'il ne le fut pas gratuitement. Angela était une coquine et son mari un ruffian. Beyle néanmoins jouit de son triomphe sans ombrage. Il était perspicace,

mais ne l'était pas au delà de ce qu'il est naturel de l'être, et c'est parce qu'il reste toujours dans la nature, qu'il nous plaît toujours. Tel qu'il nous apparaît, c'est un grand amoureux : « Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui. » Et il a une propension spéciale pour les servantes d'hôtel.

C'était beaucoup d'affaires pour un amoureux sujet à retomber dans sa timidité première. Heureusement qu'il s'endurcit par l'effort continu d'un caractère énergique. Cet avantage lui parut si considérable, qu'il l'érigea en système. Il professa qu'une femme peut toujours être prise d'assaut et que l'attaque, en ces rencontres, est un devoir auquel un homme

ne saurait se dérober sans honte. Il enseignait la jeunesse sur ces graves matières et donnait aux jouvenceaux cinq minutes pour dire à une femme : « Je vous aime. » C'était la doctrine, mais, dans le particulier, il resta troubadour. Son ami Prosper Mérimée lui connut sur le tard deux amours-passions et ne le vit jamais qu'amoureux ou croyant l'être. Je ne sais pourquoi il me revient à l'esprit en ce moment une parole que M. Renan prononça un soir sous la rose : ayant comparé les mœurs des musulmans avec celles des chrétiens, cet homme sage nous dit : « Les Européens font preuve d'une déplorable indécision en tout ce qui concerne la conjonction des sexes. »

Il poussait les sentiments jusqu'à une

violence inouïe. Sa mère, qu'il perdit encore enfant, lui inspira une passion qui alla jusqu'aux transports les plus ardents, il nourrit pour son père une haine implacable ; la ville de Grenoble, ou il était né, lui faisait horreur. A vingt ans il embrassa la carrière militaire avec une sorte de délire. Il alla en Italie, comme aide de camp du général Michaud. C'était le temps où Paul-Louis était canonnier à cheval. On gardait alors beaucoup de liberté sous les armes. Beyle y put vivre à sa guise et vagabonder à souhait. Il n'était pas meilleur soldat que Paul-Louis, mais il était plus brave et montrait au besoin du sang-froid et de l'intrépidité.

A Milan, durant les guerres, le hasard ingénieux trouva un motif de vignette

dans le goût de Charlet, de l'amusant Charlet du *Mémorial* : il se plut à joindre dans une loge de la Scala un jeune officier joufflu, enluminé, râblé, le mollet tendu, à un vieux, long et mélancolique général d'artillerie, Henri Beyle à Choderlos de Laclos. Beyle, dès l'enfance, piochait *les Liaisons dangereuses* comme un manuel du bon séducteur. Or, nous savons par un disciple de Valmont, et l'un des plus fidèles, le comte de Tilly, que Laclos avait rencontré à Grenoble une madame de Montmort qui lui avait servi de modèle pour la madame de Merteuil des *Liaisons dangereuses* et Tilly assure que pour la dépravation l'original égalait la copie. Mais madame de Merteuil devint borgne et si maltraitée de la petite vérole que sa

personne apparut aussi laide que son âme. C'est l'art qui l'exige et veut être moral. Madame de Montmort perd sa beauté avec le temps, comme toutes les femmes. Ce n'est pas une punition. Elle boîte un peu, mais elle ne fait pas peur aux enfants à qui elle donne des noix confites. Elle est dans la nature, et la nature n'est pas morale ; elle ne récompense ni ne punit. On voudrait savoir si Beyle, grand ami de la vérité, prit garde à cela quand il s'entretint avec Laclos. Il était déjà curieux de littérature, mais il ne savait pas ce qu'il deviendrait et ne s'appliquait encore qu'à l'art de vivre, qui est, après tout, le plus difficile et le plus utile des arts, incertain, à cette heure, s'il serait négociant ou fonctionnaire. Et pour commencer l'œuvre de

sa vie, qui était sa vie même, il voyageait en Italie. Et il voyageait dans la bonne manière du président de Brosses, d'abord pour connaître les hommes et principalement les femmes, puis la nature et les arts, mais avec cette différence que le président serra ses observations comme un magistrat qui compte bien retourner à l'heure dite en sa ville de Dijon,

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage !

tandis que Beyle s'attarda, s'oublia sur cette terre de volupté et se fit cosmopolite.

Je suis concitoyen de tout homme qui pense.

Jouer des choses fut son unique soin, au cours de ses promenades dans le plus beau des pays. C'est la terre où l'on aime.

Comment il y aima, nous l'avons assez fait entendre dans ce rapide griffonnage. Et pourtant, il ne fut pas épicurien, car ce n'est point l'être que de l'être, comme lui, avec emportement, avec fureur. Moins modéré, moins cultivé que le président de Brosses, moins doué pour les arts, ce qu'il goûta d'abord ce fut la musique italienne. Sans être musicien, il avait un sentiment très vif de la mélodie. Pourtant ce qu'il a écrit sur Rossini paraît aujourd'hui très vieux et fait sourire. Cela tient au sujet. Il est surprenant que cet art, qui est commun aux oiseaux et aux hommes et qui devrait chez l'homme comme chez l'oiseau présenter la stabilité des beautés naturelles, est au contraire le plus exposé aux révolutions du goût et aux vicissi-

tudes du sentiment. Quoi ! la musique n'est soumise qu'à la loi des nombres, elle devrait être fixe comme l'arithmétique et elle est à la merci de tous les caprices de la mode. Je voudrais bien qu'un musicien philosophe m'expliquât cette singularité. Enfin Stendhal parla congrument de la musique. Il était moins bien doué pour la peinture ; ses yeux n'étaient pas bons, il n'avait le sens ni de la couleur, ni du dessin. En s'appliquant, il arriva à jouir de la peinture. A force d'intelligence, d'esprit, d'attention et grâce à la hauteur de son esprit toujours tendu vers le beau, il devint connaisseur. Il a bien parlé du Corrège et il faut lui en savoir gré. Il a admiré Raphaël, qu'aujourd'hui le respect humain nous empêche de louer, parce

que ce n'est pas un peintre assez difficile.

Un des grands torts de Stendhal est de croire que l'art du peintre et du sculpteur a pour but unique d'exprimer les sentiments et de peindre les passions. Diderot donnait aussi dans ce travers. Devant un tableau il voulait être ému. Il exigeait que Greuze lui fît verser des larmes et, si Greuze le laissait calme, il l'accablait d'invectives. Semblablement, Beyle demande à l'art des émotions et nulle autre chose. Ni la richesse de la couleur, ni la correction du dessin, ni le style de l'ouvrage, ni le caractère des figures ne l'intéressent. Le « faire » ne l'émeut pas. Il faut qu'un tableau lui arrache des sanglots, lui inspire de la colère, de l'amour, de la vénération, le fasse tomber en extase, sans quoi

il est bon à mettre au grenier. Dans le même temps, lord Byron, à Milan, pleurerait devant l'*Agar* du Guerchin. C'est que tous ces excellents esprits n'étaient pas bien avancés dans la connaissance de l'art. Ils étaient comme M. Poirier qui s'émeut à la vue d'un tableau où l'on voit un chien de Terre-Neuve sauvant un enfant ; à quoi son gendre, le marquis de Presle, réplique qu'une peinture représentant des oignons que l'on coupe tire aussi des larmes. Beyle se fait de l'art une idée un peu vulgaire et commune. L'art ne doit émouvoir qu'en offrant le spectacle de la beauté. Dans ces dispositions il n'était pas possible que notre curieux d'art sentît l'antique ; il le trouvait froid et sans expression.

Nous dirions, s'il fallait l'excuser, que, de son temps, on n'était pas encore très avancé dans la connaissance de l'art hellénique. Winkelmann ne voyait rien au-dessus de l'*Apollon du Belvédère* et il ignorait les marbres grecs. Chateaubriand n'est pas en progrès sur lui. Dans son *Itinéraire*, il fait remonter les frontons du Parthénon à l'époque d'Hadrien. Aujourd'hui ces chefs-d'œuvre sont à portée de tous les sots, qui les offensent de leur admiration.

Beyle avait son sculpteur ; c'était un moderne, un contemporain, Canova, tout rayonnant alors d'une gloire européenne. Beyle professait pour lui de l'admiration et du respect. Canova avait la grâce et la noblesse. C'est pourtant une question de savoir ce que Beyle, amateur de la nature,

pensait au dedans de lui de ce zélé purificateur de la chair, de ce statuaire moins voluptueux que Thorwaldsen lui-même, qui communiquait au nu plus de chasteté que n'en apportent d'ordinaire les voiles et les draperies et donnait à ses déesses une apparence de lampadaires.

Pour ce qui est de l'architecture, Beyle, en dépit de sa myopie, s'y plaisait et n'en raisonnait pas mal. Il y a beaucoup de raison et de sentiment dans ses descriptions de Saint-Pierre de Rome et de la colonnade du Bernin. Si l'on excepte le dôme de Milan qui, malgré sa beauté, a peu d'admirateurs, l'Italie ne possède, autant dire, pas de grands monuments gothiques. Notre connaisseur ne s'en plaignait pas. Il avait horreur de l'art chrétien.

Il ne pouvait souffrir ce qui est triste et s'en tenait sur les cathédrales au sentiment de Fénelon qui, dans son *Dialogue sur l'Eloquence*, compare un mauvais sermon à une église gothique. C'est Mérimée, qui lui apprit à distinguer l'arc roman de l'arc en tiers-point. L'archéologue qui étudia la Chaise-Dieu et Saint-Savin, le jeune Mérimée ironique et froid, montrant au gros homme rougeaud qui tend le jarret une abside romane ornée de têtes coupées, voilà encore un beau sujet de vignette ! Celle-là nous l'imaginons romantique, dans la manière cruelle et satanique des lithographies dont Eugène Delacroix illustra le *Faust* de Goethe. Cette lithographie porterait pour légende en lettre gothique de style 1830 :

« Stend. — Non, je n'aime pas l'art triste.

« Mér. — Ce qui amuse n'est pas triste. Voyez toute cette diablerie ! »

Beyle, qui vieillissait, s'en tint à Percier et Fontaine et ne chercha pas une distraction aux ennuis de la vie dans l'étude de l'art chrétien.

L'art, l'amour, l'amitié, l'étude furent les amusements de ce galant homme. Sans être traversée de malheurs extraordinaires, sa vie ne fut pas exempte des maux attachés à la condition humaine et dont le plus terrible est de penser. Il ne fut pas sans éprouver des souffrances physiques et morales qu'il supporta avec ce courage habituel et ce stoïcisme souriant qui formaient le fond de son caractère.

Ce qu'il paraît avoir souffert le moins patiemment en ce monde c'est le contact des sots. Il les craignait plus encore que les méchants. En quoi il était bien avisé. « Les sots, disait Lamennais, sont plus redoutables que les méchants. Ceux-ci se reposent parfois, les sots jamais. » Oui, certes, le sot est plus redoutable que le méchant. C'est lui qui vous apporte la mauvaise nouvelle, c'est lui qui, juge intègre, condamne l'innocent, qui, médecin réputé, tue le malade, c'est lui qui cause les guerres et les pestes et sacrifie aux dieux cruels, c'est lui qui sur un tableau du Corrège efface le visage délicieux d'Io, c'est lui qui, bon époux, fait mourir à petit feu sa malheureuse femme. C'est l'ennemi naturel de la science, de la

beauté, de la liberté. Si Stendhal à force d'adresse et d'énergie échappa quelquefois à la poursuite des sots, il est un hôte, hélas ! qu'il n'a pas évité et qui fut le fléau de sa vie ; cet hôte invisible et silencieux, c'est l'ennui, l'ennui, l'insupportable ennui, le pire de nos ennemis : auprès de lui, la tristesse, avec ses voiles ondoyants et le jeu de ses ombres, nous sourit presque ; lui, il est nu, sans visage et sans forme et muet ; et dans notre vie d'un instant, il nous hante pendant des siècles. D'où vient que ce compagnon qui s'attache à la plupart des hommes et préfère les esprits les plus cultivés, semble à tous si affreux ? N'est-ce pas parce qu'il nous entretient de la condition humaine et nous révèle ce que nous sommes ? Stendhal l'a connu

autant et plus qu'un autre, mais assurément il n'en eût pas parlé, comme j'en parle ici, de peur de trop accorder à la mélancolie et de donner dans le Sénancour. Je dois cet hommage à son caractère. Disons enfin que du cruel ennui il se défendait en écrivant sur toutes choses et sur lui-même. Mais dans sa vieillesse il eut deux ennemis qui lui amenaient le monstre par la main, la solitude et la pauvreté. Sa vie de fonctionnaire de Civita-Vecchia en fut empoisonnée.

Beyle est par le fond de ses idées un homme du XVIII^e siècle. Disciple d'Helvétius et de Condillac, il se passait de Dieu dans sa philosophie aussi facilement que Laplace dans sa mécanique. Une dame disait d'André Chénier qu'il était athée avec

délices ; Beyle l'était, pour le moins, avec satisfaction, sans ostentation aucune, et sans la moindre envie d'amener l'espèce humaine à cette créance. Il était aussi peu porté que possible à faire des prosélytes et, s'il eût cru avoir les mains pleines de vérités, il ne les eût pas ouvertes. Les opinions humaines lui inspiraient un mépris respectueux.

En matière de gouvernement, il fut toujours partisan de la révolution. Jacobin, dans sa première jeunesse, il vénérât Brutus et regardait Napoléon avec les yeux d'Arena. L'âge tempéra ces sentiments. On a de lui des fragments d'une histoire qui témoignent d'une vive admiration pour le vainqueur de Marengo. Mais, devenu fonctionnaire, il resta républicain et

libéral, et fit, dans l'intimité, figure d'un Cadet-Gassicourt. Les Bourbons lui inspirèrent une aversion dont la constance est remarquable en ce temps où la versatilité des esprits devançait les vicissitudes de la fortune et qui fournit aux pamphlétaires la matière d'un *Dictionnaire des Girouettes* plus gros qu'un *Almanach royal*. Pendant le Gouvernement de la Restauration, il témoignait à Béranger et à Manuel une vive amitié, détestait les prêtres et dessinait des éteignoirs sur ses cahiers de notes, afin d'exprimer par cet emblème l'esprit de la congrégation. Il s'accommoda de la royauté de Juillet qui le décora comme fonctionnaire, ce qui lui fit un sensible plaisir. Ceux qui en douteraient donneraient à penser qu'ils ne connaissent guère

les hommes, ou qu'ils croient que les grands esprits n'ont pas les faiblesses des petits : en quoi ils se tromperaient.

Un trait de son caractère est trop saillant pour n'être pas indiqué dans son portrait même laissé à l'état de croquis rapide. Il était secret, caché, étrangement attentif à dissimuler ses actes. Engagé sans cesse dans des aventures d'amour, on conçoit qu'il usât de discrétion. Mais on s'aperçoit bientôt en déchiffrant ses papiers qu'il faisait comme beaucoup d'amoureux qui veulent tout taire et tout dire. Craignait-il la police, les espions, les sbires ? Sans doute les gouvernements sous lesquels il vivait justifiaient de telles inquiétudes. En 1820 la police autrichienne, le croyant affilié aux Carbonari, l'expulsa de Milan.

Voilà de quoi sans doute prendre des précautions. Oui, sans doute, mais la cautèle de Stendhal est d'une sorte toute particulière, si puérile qu'elle a tout l'air d'un jeu et qu'on voit qu'il s'amuse. Est-il surprenant qu'un homme supérieur s'égaye ainsi ? Il n'y a que les sots qui ne se permettent jamais d'enfantillages. Ce grand romancier, dans les lenteurs de son existence tranquille, se donnait l'illusion de courir, comme son Fabrice, les plus terribles périls. De là ces faux noms, ces initiales, ces pseudonymes, ces mots mystérieux, ces phrases anglaises ou italiennes, ces noms rayés à l'encre ou coupés au canif, tout cet appareil naïf de mystère enfin, qui rend si difficile le déchiffrement de ses cahiers et fait le désespoir et les

délices de ses éditeurs ; car un éditeur aime aussi les aventures. Nous aimons tous les aventures.

Il y a des hommes de génie qui intéressent plus que leurs œuvres, comme Leibnitz ; il y en a d'autres qui n'intéressent que par ce qu'ils ont écrit, Le Sage, par exemple. Il me semble que lorsqu'on lit Beyle, c'est Beyle qu'on cherche, et qu'on préfère l'homme qu'il fut aux plus belles inventions qu'il a laissées. C'est pourtant un incomparable essayiste et un très grand romancier, et très surprenant aussi, par son goût pour le romanesque et son mépris de la vraisemblance, qu'il a souvent sacrifiée à je ne sais quoi de plus grand. L'art de Beyle, si admirable dans *le Rouge et le Noir* et dans *la Chartreuse*, ne

fait pas prévoir l'art du romancier tel qu'il prévalut dans la suite du XIX^e siècle ; il se rapporte beaucoup mieux à celui de Richardson, de Jean-Jacques, de Laclos, de Benjamin Constant, de Goëthe, tout au moins par le soin exclusif de peindre les sentiments. Rien chez Beyle qui fasse penser à Balzac, plus jeune que lui de seize ans, mais plus précoce, à Balzac si peintre et qui colorie si vivement les êtres et les choses ; rien qui ressemble à Walter Scott leur aîné à tous deux, abondant décorateur, qu'il faut bien rappeler, puisqu'il était de leur temps en possession, dans le monde entier, de tous les esprits et de tous les cœurs.

Nous savons que Stendhal travaillait longuement son plan, mais qu'il n'a jamais

essayé beaucoup d'amender son style et que ses livres furent tous écrits de premier jet. C'est ce qu'il fait entendre lui-même en disant qu'il compte sur l'ordre des idées et non sur la qualité des termes et ne se soucie point du style. En faut-il induire qu'il n'écrivait pas bien ? Non point. Fénelon non plus ne travaillait pas son style, il ne corrigeait guère ses phrases et, quand il les corrigeait, il les gâtait. Or Fénelon était tenu par Stendhal pour le plus agréable écrivain du XVII^e siècle et c'est une opinion encore suivie par plusieurs. Nous voilà avertis que Beyle, comme Fénelon, n'estimait dans le style rien autre chose que le naturel. On en pourrait seulement induire qu'il n'était pas artiste, ou du moins qu'il ne l'était

pas plus que Fénelon. De toute évidence, il l'était moins. Mais il y a bien des manières d'écrire et l'on peut y réussir parfaitement sans aucun art, de même qu'il arrive d'être un grand écrivain sans correction, à la façon de Henri IV dans ses Lettres et de Saint-Simon dans ses *Mémoires*.

Encore un coup, Beyle écrivait-il bien ? Pressé de répondre à cette question tout net et sans barguigner, je dirai d'abord que personne au temps de Beyle n'écrivait bien, que la langue française était tout à fait perdue et que tout auteur du commencement du XIX^e siècle, Chateaubriand aussi bien que Marchangy, tout auteur, dis-je, écrivait mal, à l'exception du seul Paul-Louis Courier, dont le cas était particulier. Paul-Louis Courier, s'avisant que

la langue française avait péri, se fabriqua, pour son usage, un idiome avec des morceaux d'Amyot et de La Fontaine. C'est tout le contraire de ce que fit notre Milanaise et ces deux auteurs sont aussi dissemblables qu'il est possible à des contemporains.

— Enfin, — me poussez-vous, — Beyle écrivait-il bien ? écrivait-il mal ?

— Eh bien ! Cherchez le langage français dans un chapitre du *Pantagruel*, ou des *Essais* de Montaigne, ou dans une page de ce vieil Amyot, dont Racine désespérait d'imiter la grâce ; et vous sentirez tout de suite qu'on ne retrouvera pas dans les âges qui suivront une telle fleur, une telle vénusté. Passez vite, et abordez les grands siècles. Si vous prenez alors, comme exem-

ple du bon style, la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Cannaye*, le *Roman comique*, les *lettres de Racine sur les Imaginaires*, les *Caractères* de La Bruyère, les *Souvenirs* de madame de Caylus, Beyle n'écrit pas bien. Si vous prenez comme canon les *Lettres persanes*, l'*Essai sur les mœurs*, les *Contes* de Voltaire, les *Rêveries du promeneur solitaire* ou la *Lettre sur les aveugles*, Beyle n'écrit pas bien. Mais, si vous le comparez, comme il est équitable et juste, à quelqu'un de ses contemporains et aux meilleurs, aux plus habiles et aux mieux doués, vous trouverez qu'il écrit bien, qu'il écrit très bien, et vous vous assurerez qu'il l'emporte sur Chateaubriand pour la simplicité du discours et la probité du langage.

Le désastre de la langue, commencé dans la jeunesse de Mirabeau, grandit sous la Révolution, malgré ces géants de la tribune, Vergniaud, Saint-Just, Robespierre auprès desquels nos orateurs d'aujourd'hui semblent des enfants criards ; malgré Camille Desmoulins, rédacteur du dernier pamphlet bien écrit que devait lire la France ; le mal s'aggrava encore sous l'Empire et la Restauration ; il apparut effroyable dans les ouvrages de Thiers et de Guizot.

En ces temps déplorables, les écrivains en qui subsistait encore le sens de l'exactitude et le goût de la forme, s'efforcèrent d'échapper au fléau ; chacun, à l'exemple de Paul-Louis, se composa un langage à sa convenance et selon ses moyens, et

l'on rechercha de toutes parts la singularité. L'originalité, que l'on ne goûtait au xvii^e siècle que dans le choix et l'ordre des idées, fut affectée dans les mots et les tournures de phrases, dans le vocabulaire et la syntaxe. Ce fut un mal si l'on considère que, le langage étant fait pour la communauté des oreilles, toute singularité en doit être bannie. Mais enfin, il fallait refaire la langue, et il se trouva, pour accomplir cette œuvre, de bons artisans ; on en connut même de prodigieux. Par malheur une trop curieuse originalité nuisit parfois à la clarté du discours ; trop d'apprêt et de soins en altéra le naturel et la simplicité. Et l'indifférence de Stendhal pour le style est devenue dès lors plus apparente.

Toutes les décadences sont tristes. Il faut plaindre le sort d'un Boèce ou d'un Paul Orose. Craignons cependant de déplore trop vite la ruine des lettres françaises. Tacite n'écrivait pas dans le siècle d'Auguste et pourtant nous le lisons avec plus de plaisir et d'émotion que Tite-Live. Voilà une belle fiche de consolation pour nos historiens. J'en offre une autre assez riche à nos romanciers et conteurs : qu'ils pensent à Pétrone, à l'élégant Pétrone, qui florissait sous Néron et que M. Salomon Reinach fait naître, si je ne me trompe, à une époque beaucoup plus basse encore.

Sur les poètes, qui ont leur langage propre, et dont le déclin ne fut pas régulier et continu comme celui des prosa-

teurs, je ne dirai rien. Beyle m'a détourné d'eux ; il n'entendait rien à la poésie. C'était un ennemi d'Apollon, un vrai Marsyas.

DÉJA PARUS :

- L N° 1. *La Maitresse Servante*, par Maurice BARRÈS.
- E N° 2. *Pour Psyché*, par Charles MAURRAS.
- S N° 3. *Digression peacockienne*, par Francis DE MIO-
MANDRE.
- A N° 4. *Les préservatifs des dangers de l'amour à travers
les âges*, par le D^r LE PILEUR.
- M N° 5. *Prisme étrange de la maladie*, par François
PORCHÉ.
- I N° 6. *Je sors d'un bal paré...* par Rémy DE GOUR-
MONT.
- S N° 7. *Un professeur de snobisme*, par Jacques BOU-
LENGER.
- D' N° 8. *La comédie de celui qui épousa une femme muette*,
par Anatole FRANCE.
- É N° 9. *Regards sur le nid d'un rossignol de murailles*,
par André ROUYEYRE.
- D N° 10. *Le Suicide*, conte, par Fernand VANDÈREM.

- O N° 11. *Eglogues imitées de Virgile*, par Emile HENRIOT.
- U N° 12. *Hommage au Général Charette*, par Jérôme et Jean THARAUD.
- A N° 13. *Les Œufs*, de Charles PERRAULT, publié par Marcel BOULENGER.
- R N° 14. *Jean Lorrain*, par Octave UZANNE.
- D N° 15. *M. Ernest Renan dans la Basse-Bretagne*, par Charles LE GOFFIC.
- S N° 16. *Les leçons de Florence*, par Jean LONGNON.
- O N° 17. *La veille de la Sainte-Agnès*, par John KEATS, traduction de Madame la Duchesse de Clermont-Tonnerre.
- N N° 18. *En marge des « Confidences »*, par Louis BARTHOU.
- T N° 19. *Le Tasse à l'Abbaye de Châalis*, par Louis GILLET.
- L N° 20. *A Antoine*, par Edmond ROSTAND.
- E N° 21. *Le Miracle*, par Georges DUHAMEL.
- S N° 22. *Mon premier grand Chagrin*, par Pierre LOTI.

- P N° 23. *Stendhal*, par UN DES QUARANTE [Paul BOURGET]
- L N° 24. *Hommage à Stendhal*, par Edouard CHAMPION.
- U N° 25. *Stendhal*, par Anatole FRANCE.
- S N° 26. *Alain-Fournier*, par Edmond PILON.
- A N° 27. *La folle journée*, par Emile MAZAUD.
- I N° 28. *Retour des Drapeaux*, par le Général LYAUTEY.
- M N° 29. *Les « Harmonies » toscanes*, par Gabriel FAURE.

IMPRIMERIE
F. PAILLART
ABBEVILLE

—

Novembre 1920

**Photomount
Pamphlet
Binder**
Gaylord Bros.
Makers
Syracuse, N. Y.
PAT. JAN 21, 1908

00038949843



UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL